

AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis le site <http://www.leproscenium.com> Il est protégé par la législation sur les droits d'auteur.

Avant son exploitation, vous devez obtenir l'autorisation de la SACD, qui a reçu mandat de l'auteur et qui gère ses droits (pour la France). Pour les textes des auteurs membres de la SACD, cet organisme peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe. Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifié que les autorisations ont été obtenues, même a posteriori. Lors de la représentation, la structure d'accueil (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et la structure de représentation. Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs et pour les représentations gratuites. Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

Pour obtenir la toute dernière version à jour, corrigée ou complète, s'adresser à l'auteur : besancon.laurent@neuf.fr

Ce texte est offert gracieusement à la lecture. Avant toute exploitation publique, professionnelle ou amateur, cependant, vous devez obtenir l'autorisation de la SACD : www.sacd.fr

Au bord de l'eau

Comédie

de

Laurent Besançon

© 2022 Laurent Besançon

**Qui vit en paix avec lui-même
vit en paix avec l'univers.**

Marc Aurèle

Les personnages :

François, facteur

Anne, couturière

Loïc, voleur

Acte 1

Scène 1

Une rivière coule sur le côté, un petit pont la surplombe et un banc se tient sur l'herbe. Un homme, François, arrive avec dans ses mains un colis.

François : Je m'arrête un moment au bord de l'eau, ça me fera du bien. Ah, je respire ! Elle coule bien. Rien n'arrête cette rivière, aucune pierre, aucun pont, encore moins les champs et même les barrages. Elle suit son cours. Je l'envie, car je ressens un poids qui m'empêche d'avancer comme si une montagne infranchissable s'était dressée devant moi. Depuis que je me suis retrouvé seul, sans compagne, après notre séparation, je me pose tout un tas de questions, plus que d'habitude. Quelle heure est-il au fait ? Ça va, j'ai le temps. Et ce paquet, là, comme tous les autres paquets, pourquoi je le livre ? C'est mon travail, on me l'a demandé, très bien. On me paye pour ça. Mais qu'est-ce que je fais en réalité ? On dit : je gagne ma vie ! Ça veut dire quoi ? Obtenir de l'argent en rendant service pour se nourrir et se vêtir ? Soit. Et puis ? Ma vie se tient grâce à ça ? Le minimum, oui ! Pourtant, ce travail me permet de respirer, de marcher, de rencontrer... Et alors ? Chacun porte sa besogne pour subsister, une obligation nécessaire. Bon. Avant, j'étais heureux de l'amener à quelqu'un, aujourd'hui, je ne sais plus. Le temps m'arrête et me remue. Je suis son jouet. Lui s'écoule, imperturbable, majestueux. Qu'est-ce qu'il y a donc dans cette boîte ? Et pour qui est-elle destinée ? D'habitude, je ne me soucie pas de ce genre de détails, mais aujourd'hui, si ! J'approfondis ! Je connais l'adresse, mais pas la personne ; enfin, un peu, pas vraiment. Depuis des années, j'apporte des paquets sans savoir leur contenu et sans connaître réellement leurs destinataires. Je ne suis au fond qu'un intermédiaire distant, un messenger objectif. Aucun lien avec le futur propriétaire de l'objet et encore moins avec son expéditeur ! Pourtant, je touche ce carton, je le pèse, je le dépose ou le remets en mains propres, mais aucune vraie relation. Bonjour, au revoir ! Ce calendrier vous intéresse ? Bien sûr, je suis content de rendre service, mais à part quelques rencontres sympathiques, il n'y a pas d'affectivité ou très peu. Si rare l'amitié. Singulier ce colis, je ne vois pas de jointures. Il a bien fallu le fermer, non ? Ou même l'ouvrir, qui sait ? Bizarre. Fermé comme moi. Pourquoi, aujourd'hui, je me pose toutes ces questions ? Pourquoi ? L'Indre s'écoule normalement en murmurant une jolie musique, le soleil brille comme jamais, les fleurs égaiant le paysage... Je pourrais poursuivre mon chemin sans difficulté. À moins que, à moins que je ne sois malade.

Scène 2

Anne, *arrivant derrière François* : Bonjour. Oh, je suis désolée de vous avoir fait peur ! Je ne voulais pas, non. Je cherche à aller au village, à la boulangerie. Vous savez où elle se trouve ?

François : Oui, bien sûr. Alors, il suffit de traverser le pont, ensuite de suivre la route jusqu'à la petite place, puis vous continuer sur... Excusez-moi, je ne me rappelle plus. Je...

Anne : Vous allez bien, monsieur ?

François : Je pense, oui... Cependant, je me tiens sur l'autre rive.

Anne : Quelle rive ?

François : Celle d'où je viens.

Anne : Vous voulez dire à l'opposé de celle de la boulangerie ?

François : Oui. Et pourtant...

Anne : Tout va bien, vous êtes sûr ? Souriez ! Bien. Joli sourire ! Levez les deux bras. Baissez le droit. Remontez-le. Voilà. Baissez le gauche. Levez la jambe gauche ! Bien. Vous pouvez m'épeler : le travail est harassant ce soir !

François : Le travail est harassant ce soir !

Anne : Encore, en levant la jambe droite.

François : Oui, oui... Le travail est harachiant ce soir ! Pardon, mais...

Anne : Plus vite !

François : Le travail est vraiment harassant ce soir !

Anne : Bon, bon, super ! Pas de maux de tête ?

François : Non ! Enfin, là, ça commence avec tous vos exercices !

Anne : Excusez-moi, mais je m'assurais de votre santé. Vous sembliez perdre le nord. Et on en a vu pour moins que ça terminer paralysé ou pire.

François : Et bien vous, dites donc, vous ne faites pas les choses à moitié !
Vous êtes médecin ou travaillez dans le médical ?

Anne : Pas du tout, je suis couturière.

François : Je ne vois pas le rapport, sauf en chirurgie.

Anne : Je m'intéresse au corps, à la santé des gens. C'est sans doute en partie pour ça que je confectionne des habits.

François : Votre façon de protéger et d'embellir.

Anne : Exactement ! Dites-moi, vous avez souvent des pertes de mémoire comme aujourd'hui ?

François : Pas vraiment... Non, je ne pense pas.

Anne : Même ça, vous ne vous en souvenez pas.

François : Tout le monde oublie des choses.

Anne : Je veux bien, mais où se situe la boulangerie ?

François : Je pourrais ne pas être du coin.

Anne : Vous n'en semblez pas l'air. Où habitez-vous d'ailleurs ?

François : Là, vous ne m'aurez pas ! J'habite dans un village, par là.

Anne : Vous vous souvenez de son nom ?

François : Ben, oui ! C'est... euh... Le Mérin ! Vous voyez !

Anne : Je vois, oui, je vois. Je vous invite quand même à consulter un médecin rapidement, on ne sait jamais.

François : Vous avez sûrement raison. En ce moment, je me sens fatigué. En fait, avant votre arrivée, je m'interrogeais sur le contenu de ce colis que je dois livrer. Et je bloque.

Anne : Pourquoi vous questionner ? Vous avez perdu l'adresse ?

François : Non, celle-là, je ne risque pas de l'oublier, elle est marquée dessus. Le plus étrange, c'est que d'habitude je prends le paquet, j'en vérifie l'enveloppe, je regarde la destination, je vais chez le client et je lui donne, c'est tout. Là, je m'interroge.

Anne : Vous ne savez pas à propos de quoi ?

François : Je pense que ça tourne autour de la signification de mon métier.

Anne : Vous le faites depuis combien de temps ?

François : Euh...

Anne : Oui, bon, on va arrêter avec les souvenirs pour le moment. Il ne vous plaît plus ? Enfin, si vous l'avez déjà aimé.

François : Si, si... Mais, c'est plus compliqué que ça.

Anne : Bon, je dois partir. Je vous invite à consulter rapidement, on ne sait jamais. Il ne faudrait pas vous rendre malade pour une boîte qui ne vous est même pas destinée !

François : Oh, mais j'y tiens à cette boîte !

Anne : Donnez-la-moi pour voir.

François : Pour quoi faire ?

Anne : Allez, passez-la-moi, je ne vais pas m'envoler avec !

François : Vous n'allez pas la jeter dans la rivière ?

Anne : Je crois que si je le faisais, c'est comme si je vous jetais aussi à l'eau, n'est-ce pas ? Elle est carrée...

François : Eh bien oui !

Anne : Elle aurait pu être ronde. Bon, cette fois, je dois filer acheter baguettes, galette, macarons et éclairs avant la fermeture !

François : Si avec tout ça vous ne fabriquez pas de vêtements !

Anne : Comment ça ? Ah, oui, galette, fermeture ! Oui, oui ! Et bonne

chance avec votre gâteau ! Euh... paquet !

François : Merci ! Ne vous perdez pas !

Anne : Vous, non plus ! *Elle sort.*

Scène 3

François : Me perdre, me perdre... Peut-être. Je ne suis pas malade, non, pas malade ! Même pas peur ! Cette discussion avec cette femme le prouve, je m'en rends bien compte. Je... j'ai une prise de conscience, voilà tout. Et en cherchant des réponses, et bien, je cherche, je tâtonne... pour tout ! Pourquoi maintenant, pourquoi ? Tiens, je suis à pied ? Je n'ai pas de voiture, de mobylette ou même de vélo ? Curieux ! J'aurais eu un accident finalement et je serais réellement amnésique ? Possible... Non, je sais ! Je me rappelle ! J'ai perdu ma femme, enfin, nous nous sommes séparés, et j'en ai perdu mes repères. Voilà la raison de ma confusion ! Ça doit arriver à beaucoup d'hommes et de femmes aussi, je suppose. M'appuyer sur elle durant de si longues années... Je m'en étais oublié ou presque, en partie devenu un robot, habitué à effectuer mécaniquement des tâches, à m'occuper des enfants, à faire les courses... pour la famille. Elle aussi, bien sûr, et plus encore, mais j'ai toujours eu le sentiment qu'elle savait mieux que moi ce qu'elle voulait. Sa présence avec celle des enfants fut l'essentiel. Sans elle, il y a des souvenirs, un vide, un manque... abyssal. Retrouverais-je quelqu'un ? J'ai de la peine à me retrouver, à avancer ; il le faut pourtant. Lorsqu'une personne a rempli votre espace, votre cœur et votre pensée durant tant d'années, même si nous ne nous sommes plus entendus à la fin, c'est comme si un ouragan avait emporté votre raison d'être au-delà de l'horizon, amputé votre âme, et vous laissait seul, désœuvré, misérable au milieu d'une contrée désertée d'amour et parsemée de débris sentimentaux. Une décharge. Je dois me nettoyer ou me purifier, voire m'abreuver de bons sentiments, car je me sens sec, plus sec que le Sahara. Et pourtant, plus de chaleur, seulement par intermittence. C'est étrange, mon cœur est très largement empathique, mais peine à offrir et à partager. Si peu d'affection pour autrui, ou seulement pour ce qu'ils me donnent. La difficulté d'agir. Suis-je dépourvu d'amour ? Je me sens si égoïste tout à coup. Voilà la vraie raison de mon égarement. Toute ma vie je me débats, me défends, m'adapte, fais ce que je peux pour exister, mais je me rends compte que je n'aime pas, si peu ; que je ne sais pas aimer, donner ou alors si faiblement. La plupart des gens et moi sommes peut-être plus ou moins pareils, mais cela me perturbe. Le devrais-je ? Suis-je normal ? Est-ce que je culpabilise à

outrance ou m'auto flagelle comme certains catholiques ? Sans doute. Cependant, aimer ou ne pas aimer est bien une vérité fondamentale. Comment pourrait-on se passer d'amour ? Et quand on donne avec le vrai sens du mot don, je crois que c'est encore mieux. Donner sans rien attendre. Enfin, même si aujourd'hui je me sens vide, à peu près comme cette boîte, je dois l'apporter !

Scène 4

Un homme, mal vêtu, se dirige vers François.

Loïc : Hello ! *François, surpris, manque de tomber à l'eau.* Hé, restez avec moi ! Désolé si je vous ai fait peur. J'arrive, comme ça, sans prévenir.

François : En effet !

Loïc : Détendez-vous maintenant, je ne veux pas vous pousser.

François : Je l'espère !

Loïc : Vous venez souvent ici ?

François : Je crois.

Loïc : Vous ne savez pas ?

François : Je ne me rappelle pas.

Loïc : Pourtant, voilà un endroit qu'on n'oublie pas. Une jolie rivière, de belles herbes, des peupliers chuchoteurs, un pont arrondi à l'ancienne... Ah, non, c'est chouette !

François : Vous êtes poète ?

Loïc : Je m'abandonne à la rêverie parfois. Mais poète...

François : Faut dire que l'endroit s'y prête.

Loïc : Sans jamais lasser !

François : Vous habitez dans le coin ?

Loïc : Non, pas vraiment, j'y fais plutôt des incursions pour le travail.

François : Et vous venez vous relaxer ici quand vous pouvez.

Loïc : Exactement ! J'aime profiter du temps.

François : Ici, j'ai l'impression de rendre visite à des amis, c'est sans doute pour ça que j'y parle beaucoup.

Loïc : Pourtant, vous disiez ne pas vous souvenir de cet endroit.

François : Ça dépend des moments.

Loïc : Ah, oui ! D'accord... En tout cas, ça me fait le même effet ! Enfin, je veux dire pour les amis. Comme ça, je ne me dispute jamais avec !

François : Tout comme lorsque je parle à un mur ou que je lui envoie des coups, il ne me répond jamais ! Heureusement d'ailleurs.

Loïc : Et maintenant, vous allez poser votre colis sur l'eau telle une bouteille à la mer ?

François : Je n'y avais pas pensé, mais c'est une idée intéressante. Comme un bateau... Tiens, pourquoi pas !

Loïc : Vous me paraissez bien étrange !

François : J'ai ce sentiment aussi ; et nous ne sommes pas les seuls à le penser.

Loïc : Etrange, mais sympathique. Dites-moi, si au lieu d'abandonner votre fardeau au gré des flots, sans destination, sans port à atteindre, vous ne vous en débarrassez pas plutôt ? Je me ferais un plaisir de vous alléger de ce poids. Vous tanguerez moins. Qu'en dites-vous ? Vous vous sentirez mieux. Donnez-le pour voir, pour voir s'il est lourd. Je pourrais même le jeter à votre place !

François : Certainement pas, prenez-en soin !

Loïc : Comptez sur moi ! Merci. Oui, il est bien fait, bien scotché ! Je ne vois pas d'ouverture. On dirait qu'il y a quelque chose de dur à l'intérieur... un livre, un jouet... En tout cas, ce n'est pas un vêtement. Peut-être un téléphone ou une tablette !

François : Il me semble un peu gros pour ça.

Loïc : Bon, je le garde !

François : Il faut que je le remette à quelqu'un.

Loïc : Considérez que je suis cette personne.

François : Ce n'est pas votre adresse qui est marquée dessus !

Loïc : Vous n'aviez pas l'air d'y tenir il y a quelques secondes.

François : Ce n'est qu'une impression, ne vous fiez pas à l'air des gens.

Loïc : Et vous me dites ça, à moi ! Je le tiens, maintenant !

François : De poète vous devenez voleur !

Loïc : Les deux peuvent coexister. Je ne suis pas de marbre !

François : Non, plutôt de la boue du bord de la rivière !

Loïc : Vous m'insultez !

François : Bon, allez, assez ri, je vous le reprends !

Loïc : Rendez mon bien !

François : Jamais de la vie, ce n'est pas le vôtre !

Loïc : Bon, d'accord, puisque vous y tenez ! Mais je suis sûr que vous ne savez même pas pourquoi.

François : Et puis ? On ne vole pas les gens ! Il ne vous appartient pas ! Vous arrivez, souriant, avec votre apparente gentillesse... Vous vouliez seulement me dépouiller !

Loïc : Ah, que ce verbe est vulgaire ! Vous avez des poux ?

François : Fichez-moi le camp ! Derrière votre chant de poète, certainement un mirage enchanteur, se terre votre cupidité !

Loïc : Elle ne sort de sa tanière seulement quand elle a faim.

François : Faim de quoi ? D'un carton et presque rien ?

Loïc : De tout, monsieur, de tout ! De travail, de nourriture, d'argent, de femmes ! Et si vous ne me le donnez pas, je vous dévorerais !

François : Euh... Je ne suis pas une femme ! Calmez-vous !

Loïc : Seulement quand je serais rassasié !

François : Arrêtez, stop ! Vous perdez l'esprit !

Loïc : Donnez ce paquet, donnez-le ! Ou...

François : Ou ?

Loïc : Ah, ah, ah !... Regardez les peupliers comme ils dansent ! Écoutez-les chanter ! Ah, je m'allonge ! Oh, l'herbe sent bon !

François : Comment vous sentez-vous ?

Loïc : Je ne sais pas. Je sens les pissenlits, les primevères et les algues...

François : N'avez-vous jamais travaillé ?

Loïc : Si, laveur de carreaux, distributeur de publicités, démarcheur téléphonique... mais je ne m'y plais pas.

François : Je comprends. Et vous auriez une envie particulière ?

Loïc : À un moment, j'ai voulu devenir informaticien, mais je ne suis pas doué pour les études, et à un autre, pâtissier, mais aucun gâteau ne se tenait ! Alors, j'erre...

François : Comme moi, aujourd'hui. Enfin, pas pour les mêmes raisons. Du moins, je crois. Pourtant, à la différence de vous, j'essaie d'avancer au lieu de voler.

Loïc : Voler, planer, errer... ça se ressemble.

François : Si on n'a pas de but, évidemment ! Ce n'est pas en volant du vide que vous remplirez du vide !

Loïc : Vous parlez bien, mais vous me paraissez vous aussi bien vide.

François : Je ne dis pas le contraire, seulement je ne produis pas du vent.

Loïc : Pfff ! Sympa ! Ainsi, vous m'abandonnez à mon triste sort.

François : Ne cherchez pas d'excuse, c'est vous qui l'avez choisi !

Loïc : Qu'en savez-vous ? Si on me l'avait programmé ? Ah !

François : Et bien, changez de programme ! Il ne tient qu'à vous ! Soit on occupe son temps, soit on l'emploie.

Loïc : Si je n'ai pas envie, moi ?

François : Alors, ne vous plaignez pas, ne cherchez pas d'excuse !

Loïc : C'est vous qui me traitez de voleur !

François : Parce que vous en êtes un ! Non seulement vous essayez de me chiper l'objet de mon travail, mais aussi, vous volez votre vie à agir comme vous le faites ! Vous ne vous laissez pas libre d'exprimer pleinement ce que vous êtes ! Vous vous dérobez à vous-même, vous fuyez votre âme et vous préférez trouver chez l'autre ce que vous ne trouvez pas chez vous !

Loïc : Ben, mon vieux, en voilà un beau sermon !

François : Vous êtes un enfant.

Loïc : Oui, facile ! Sauf qu'à cet instant, je ne sais plus qui est qui.

François : Comment ça ?

Loïc : J'ai le sentiment que vous me volez quelque chose, vous aussi.

François : De mieux en mieux ! Une autre façon de contourner le problème !

Loïc : Pas du tout. En peignant mon portrait, vous vous nourrissez de moi.

François : Je veux plutôt que vous vous rendiez compte de ce que vous faites ! J'ai quand même le droit de me défendre ! Vous aimeriez que je vous prenne violemment votre pull sans vous le payer ou vous l'échanger ?

Loïc : Si le cœur vous en dit, je veux bien, il est plein de trous ! Enfin, vous m'avez dégouté, je n'en ai plus envie, je ne ressens plus rien. Comme votre truc, là, que vous tentez désespérément de garder dans vos mains.

François : En tout cas, j'espère que de bonnes envies ou motivations vous inspireront sans dérober ce que les gens possèdent !

Loïc : Ce n'est pas à vous !

François : À quoi le voyez-vous ?

Loïc : Vous rigolez, là ! Vous devez l'apporter à quelqu'un, vous n'êtes qu'un intermédiaire !

François : Probable. Pour l'instant, jusqu'à preuve du contraire, il repose dans mes bras tout contre moi !

Loïc : Vous vous fichez de moi, vous volez vous aussi ! Donc, vous ne m'en voudrez pas que je soutire votre portefeuille et comme il naviguera entre mes jolis petits doigts, disons... qu'il m'appartiendra !

François : Écoutez, cher passant malhonnête, je m'occupe d'une affaire plus compliquée que vous ne le pensez, plus profonde qu'un vulgaire larcin, et avant que vous ne débarquiez, j'essayais de l'élucider justement. Il ne faut pas se fier aux apparences ! Vous, vous vouliez me l'arracher !

Loïc : Quelle différence ? Quand on pique, on pique !

François : La violence, voilà la différence !

Loïc : Vous marquez un point. La violence quand on n'a pas ce qu'on veut. Qu'est-ce que vous faites ? Vous me donnez l'air d'un lionceau pataugeant sur un sable mouvant à ne pas savoir quoi faire de votre proie ou de votre fardeau !

François : Vous avez raison et j'aimerais bien m'en dépêtrer !

Loïc : Je peux vous aider, si vous voulez !

François : Non, ça ira bien tout seul, merci ! Puis, vous êtes voleur ! Poète, cueilleur d'étoiles, que sais-je, mais certainement pas policier ou inspecteur de la pensée pour trouver ce genre de solution !

Loïc : Vous vous énervez !

François : Pourquoi pas ! Vous dévorez mon temps !

Loïc : Oh, pardon, désolé ! D'accord, je n'insiste pas. En tout cas, merci, car pendant ce temps là je ne m'ennuie pas et j'apprends des choses.

François : C'est heureux, tant mieux pour vous !

Loïc : Je décide donc d'être livreur !

François : Comme ça, en claquant des doigts !

Loïc : Vous m'inspirez.

François : Le colis ne fait pas le livreur !

Loïc : Elle est facile, celle-là !

François : C'est tout un art d'acheminer !

Loïc : Je ne demande pas mieux ! Mieux que mon chemin actuel.

François : Alors, je vous y encourage.

Loïc : Monsieur... je ne connais même pas votre nom... je vous remercie. Adieu !

François : Adieu ! *Loïc sort.*

Scène 5

François : Il a de la chance, celui-là ! Il semble repartir sur un bon chemin. Tout de même, quelle drôle de rencontre ! Un voleur poète qui devient livreur ! Bon, enfin, à vérifier. Puis, deux personnes en dix minutes ! Il y a foule, ici ! Alors que d'habitude il n'y a quasiment aucun passage. À se demander si ce n'est pas fait exprès. Je ne peux pas réfléchir tranquillement ni même prendre le temps d'observer la jolie rivière enivrante ; je la connais depuis que je suis né ; à quelques mètres seulement, mes arrières grands-parents maternels, puis mes grands-parents ont vécu dans la jolie ferme, si proche d'elle, que lors de certaines inondations, la rivière venait embrasser leur porte. Maintenant, ils n'y sont plus, plusieurs saisons sont passées et les feuilles des peupliers se sont envolées, loin derrière les collines. Leur bonhomme me manque. Tellement. L'eau s'écoule immuablement, fraîche

et suave, emportant avec elle les débris de l'automne et de l'hiver. J'ai beau la regarder encore et encore, année après année, à chaque fois elle me paraît différente, sans cesse renouvelée de milliers de facettes, des algues par ici, des mousses par là, des cailloux roulants plus bas, des poissons dans ce creux... Et ce vert, ce vert rafraîchissant ! Ces gargouillis apaisants, ces reflets du soleil illuminant comme des rayons d'or ! J'ai le sentiment que la rivière me traverse en m'abreuvant de son nectar nourricier. Un subtil mélange de musique et de vie. Peut-être est-ce la même chose... Je ne m'en lasserai jamais. Je l'aime. Si je pouvais m'y voir profondément dedans, peut-être que je comprendrais mieux ce qui m'arrive et comment m'en guérir... Il faut que je m'assoie un moment, cette mélodie m'enivre jusqu'au vertige. L'esprit se doit d'être suffisamment serein pour permettre à ce ruisseau d'y couler à sa guise. Ah ! Je respire... Où j'en étais, au fait, avant que ce voleur, cet homme démuné, ne me surprenne, et que cette femme ne mette le doigt sur mon désarroi ? Pire qu'un hall de gare cette berge ! Enfin, ils me rendent plus conscient de l'intérêt que j'ai pour ma livraison. Arriver à me poser et à méditer sur le problème ! À condition qu'on ne me dérange pas toutes les cinq minutes ! Sinon, il va falloir que je cherche un autre endroit. Bon, ils m'apportent leurs soucis ou expériences, mais quand même ! Si ça se trouve, ce sont eux qui ont besoin de moi ! À moins que ce ne soit réciproque... Enfin, bon ! Où j'en étais, bon sang ? La boîte, le vide... Respire... Séparation, absence... Perte de motivation... La simple mécanique obligatoire de gagner sa pitance s'inverse inexorablement, à moins que le cœur de la machine même ne soit grippé. Seul, je sens le lit de mon affection asséché comme le Sahara perdant sa foisonnante végétation il y a des milliers d'années. Ne suis-je qu'un vase sans eau et sans fleurs parfumées, une rivière sans algues et sans truites, un goéland dépourvu d'ailes, un chat sans ses moustaches, un prêtre sans sa croix, une terre sans soleil ? Ne suis-je donc qu'un monde sans vie ? Que sommes-nous si notre raison d'être s'essouffle ou ne murit jamais au travers des nœuds filandreux du destin ? Disparaissons-nous dans le macrocosme de l'univers et le grouillement de l'infiniment petit ? D'ailleurs, je ne sais plus quelle est ma motivation principale... L'ai-je jamais su ? Au moins, je sais une chose, je me retrouve affligé, dépossédé, exsangue devant ces champs et ce pont, face à ce courant qui lui file sans se poser de questions. Que peut-il advenir à présent ? Respire... Ah, ça fait du bien ! Je sens la brise caresser la peau de mon visage et les poils de mes bras se hérissier... Hum, quelle bonne odeur d'amande ! Le parfum de quelle plante ? Tiens, un coucou au loin qui chante ! Mélodieux cri d'amour !

Scène 6

Anne, *appelant François du pont* : Ouh, hou ! Ouh, hou !

François : Ah, voilà un autre coucou qui répond ! Oh, non, pas elle ! Pas moyen d'être tranquille ! Je vais plonger dedans si ça continue !

Anne : Je l'ai trouvée !

François : Quoi ?

Anne : Et bien, la boulangerie, la baguette et les gâteaux !

François : Heureux pour vous !

Anne : Ça n'a pas l'air. Dites donc, le village a de belles maisons et les gens ont l'air sympathiques...

François : Si vous le dites !

Anne : Alors, ça va mieux depuis tout à l'heure ?

François : Oui, mais j'ai du mal à me concentrer.

Anne : Oh, pardon, je vous dérange !

François : Je ne peux pas vous empêcher de profiter de ce beau lieu.

Anne : Vous voulez un macaron ?

François : Non... Non, merci !

Anne : Ils ont l'air délicieux... Regardez celui-ci, tout frais, au praliné. Hum, drôlement bon, quel goût ! Ce croustillant, cette crème, ça fond dans la bouche ! Vous êtes certain de ne pas vouloir mordre dans l'un de ces petits ronds affriolants ?

François : Bon, si vous insistez. Vous avez raison, ils sont succulents !

Anne : Vous voyez comment une si petite chose peut créer autant de plaisir, à condition que le pâtissier soit aussi excellent.

François : Oui ! Merci pour ce délice. J'avoue qu'il fait du bien. En ce moment, je ne profite pas de petites joies comme celle-ci. La vie parfois nous entraîne sur une route plus sinueuse que d'habitude.

Anne : Il suffit de ne pas conduire trop vite et de bien regarder, voilà.

François : Facile à dire. Des fois, la voiture tombe en panne même si elle est bien entretenue.

Anne : Ça veut dire que quelque chose n'allait pas au fond ; nous ne l'avions pas remarqué. Tenez, pour le corps ça fonctionne pareillement, et souvent, un genou, le bassin, la colonne, la tête, nous crient alerte ! parce que nous les poussons trop !

François : Ou pas assez.

Anne : Ah, oui, attention à ne pas se rouiller ! Mais la plupart des gens s'énervent trop. Quand j'ai besoin de réponses, pour me poser, je médite. Et ça marche !

François : À condition de trouver l'endroit et le moment pour y parvenir.

Anne : Tout à fait d'accord avec vous. Et de le décider.

François : J'essayais il y a quelques minutes avant...

Anne : Mon arrivée ! Si vous préférez, je peux partir... Vous ne dites rien ?

François : En méditant, comment savoir si on écoute bien et si la réponse à notre question nous parvient ? Comment savoir si nous ne sommes pas dupes de nos désirs superficiels et si nous nous dirigeons vers notre véritable besoin ?

Anne : On le ressent comme une évidence, et dans cas là on ne triche pas.

François : Oui... je laisse venir les idées...

Anne : Très bien !

François : Vous... Vous restez là ?

Anne : C'est tellement joli ici !

François : Joli, joli ! Vous ne continuez pas votre chemin ? Vous disiez il y a

dix secondes que vous partiriez si...

Anne : Je vous regarde. Après !

François : Après ?

Anne : Après le bon moment.

François : Quel bon moment ?

Anne : Celui de m'en aller !

François : Pourquoi vous ne partiriez pas avant ?

Anne : Et bien alors, je ne saurais pas si c'était le bon moment.

François : Comment vous le saurez ?

Anne : Quand vous trouverez !

François : Trouver quoi ?

Anne : La réponse !

François : Non, ce n'est pas possible !

Anne : Pourquoi ça ?

François : J'ai l'impression qu'on me surveille, d'avoir des yeux comme des caméras derrière mon dos !

Anne : Oh, la, la, vous en faites des manières !

François : J'aimerais vous y voir, si on vous scrutait pendant que vous faites votre cuisine.

Anne : Oui... Je... Mais ce n'est pas la même chose !

François : Qu'en savez-vous ? Quand on exécute convenablement une chose que l'on aime bien, on se déconnecte de nos soucis. Pas vrai ?

Anne : Si, mais... Lorsque vous trouverez la solution à vos soucis, je vous laisserai.

François : En quoi cela vous regarde-t-il ?

Anne : Pour moi, ce n'est pas un hasard si je vous ai rencontré, ici, près de la rivière ; elle nous attire, elle nous parle, vous ne trouvez pas ?

François : Si, je le reconnais.

Anne : J'étais perdue et vous m'avez renseignée.

François : Pas aussi perdue que ça et vous ne me devez rien. N'importe qui aurait pu le faire ; vous indiquer la boulangerie, la boucherie, la poste... Par contre les impôts...

Anne : Ah, un petit trait d'humour ! Bon signe ! Écoutez, je suis tombée sur vous et pas un autre !

François : C'est le moins que l'on puisse dire !

Anne : Au moment où vous en avez besoin. Pas un hasard, je vous dis !

François : En même temps, nous ne sommes pas nombreux, enfin, je crois ; pas comme à la boulangerie un dimanche matin !

Anne : Vous savez, dire à une personne où se trouve un magasin ne vous paraît pas important, mais c'est une information venant de votre part.

François : Pourquoi vous n'arrêtez pas de jouer sur les mots ? De plus, vous m'accordez trop d'importance, me semble-t-il. Pourtant, je me sens aussi vide que ce paquet.

Anne : Qui vous dit qu'il l'est, même si l'emballage est dix fois plus gros que le contenu ? Quelqu'un l'a bien envoyé ?

François : Oui, ça a un sens ; mais comme lui, je me sens dépendant de ce qui m'entoure, de ce que je vois ou ne vois pas.

Anne : Ne soyez pas si dur avec vous-même ! Le seul fait que vous vous interrogiez sur votre état dénote une belle forme d'esprit. À quelle adresse devez-vous le remettre ? Montrez. Madame Dubois Clémentine, 12 rue du Soleil à Montey sur l'Eure. Tout un programme !

François : Un programme ?

Anne : Mais oui ! Arbre, fruit, soleil, heure, vous ne voyez pas ?

François : Euh... Le printemps ? L'été ?

Anne : Pourquoi pas, comme un renouveau ! Mais là, je vois plutôt une remise à l'heure.

François : Une remise à l'heure ?

Anne : Pour vous ! Mettez-y un peu du vôtre ! Alors le temps se dirige vers le beau !

François : Vous voyez tout ça sur une étiquette. Quelle imagination ! On ne s'ennuie pas avec vous ! Vous êtes devine, voyante ? Vous me cachez votre jeu ?

Anne : Merci pour le compliment, si toutefois ça l'était. Mais je ne cache rien et je ne joue pas aux devinettes !

François : Alors vous êtes intuitive. Vous sentez des choses, n'est-ce pas ?

Anne : Oui, assez. Et il m'importe d'aider quand je le peux.

François : Pourtant, vous ne me connaissez pas.

Anne : Et puis ? Qu'est-ce que cela change ? L'empathie s'en moque. Nous parlons seulement pour la deuxième fois ensemble, que depuis quelques minutes, mais j'ai le sentiment que c'est depuis plus longtemps et que je vous connais mieux que vous-même.

François : Un peu présomptueux, ça, non ? Inversement, ça marche aussi.

Anne : À cet instant précis, j'en doute. Puis, votre état et votre attitude vous présentent tellement.

François : Vous me gênez...

Anne : Oh, je ne voulais pas, désolée !

François : En face de moi, je vois quand même une femme charmante, attentionnée, perspicace...

Anne : Puis très présente, je sais ! Vous voyez, pendant que nous parlons, vous n'avez pas vu le temps passer, même si vous avez peut-être l'impression de le perdre. Votre souci s'est assoupi. En tout cas, je suis ravie de vous voir plus en forme que tout à l'heure.

François : Merci beaucoup. Ecoutez, je vous remercie de votre gentillesse, nous pourrions certainement discuter pendant des heures, je suis enchanté de vous avoir rencontré, mais je vous assure que j'aimerais me retrouver seul pour le moment.

Anne : Comment vous appelez-vous ?

François : Comment ?

Anne : Oui, votre petit nom.

François : François.

Anne : Moi, c'est Anne. J'insiste, hein ?

François : D'habitude, quand je dis à quelqu'un « si vous insistez », c'est pour reprendre du gâteau ou un bon verre de vin, mais là, si vous insistez, je pars illico !

Anne : Ne vous fâchez pas ! Je conclus. Il y a un instant, François, vous m'avez dit que vous vous sentiez vide, alors, vous comprendrez que mon devoir est de ne pas vous lâcher.

François : Vide, vide... pas au point de me suicider ! N'exagérez pas ! Si vous vous arrêtez à chaque fois qu'une personne semble triste, fatiguée ou je ne sais quoi, vous ne rentrerez jamais chez vous ! Puis d'abord, ici, la rivière n'est pas profonde, les herbes et les cailloux m'accrocheraient ... Il vaudrait mieux que je saute du pont, et encore, il doit faire seulement quatre mètres de haut !

Anne : Voilà pourquoi je ne partirai pas !

François : Puisque je vous dis que je ne veux pas me tuer ! Ce n'est pas parce que je parais mélancolique qu'il faut me harceler !

Anne : Vous n'aimez pas qu'on s'intéresse à vous.

François : Ah, si, mais pas là ! Pas maintenant !

Anne : Vous préférez rester dans votre bulle.

François : Vous savez, je vais finir par me poser des questions à votre sujet, si vous avez un bon état de santé.

Anne : Que voulez-vous dire ?

François : Bon ! Je vais partir en regrettant d'être venu ici pour me reposer un moment et de vous avoir indiqué cette satanée boulangerie !

Anne : D'accord, d'accord, je n'insiste pas ! Comme vous voudrez...

François : Merci !

Anne : Mais je n'abandonne pas !

François : Je le crains !

Anne : N'ayez pas peur, François, je ne vous ai pas encore mis en boîte. À plus tard ! *Elle sort.*

Scène 7

François : Intéressante, mais collante quand même ! Pendant des années, je ne vois pas un chat dans cet endroit, et au moment où j'aurais le plus besoin d'y respirer, au calme, de me retrouver seul dans la nature, et bien ça n'arrête pas de défiler ! N'y a-t-il personne pour me comprendre ? Enfin, non, je rectifie, je ne veux voir personne, personne ! À qui je parle ? Si à présent je déraille, je ne risque pas d'aller bien loin. Le mieux serait sans doute de réfléchir au milieu des bois ou carrément chez moi pour éviter tous ces passages ! Au fait, quelle heure il est ? Après tout, je dois amener cet envoi, personne d'autre ne le fera à ma place ! Malheureusement, je suis bien remplaçable. Justement, comment prouver le contraire ? Mettre du cœur à l'ouvrage ? J'aimerais bien. Seulement, si ce poste ne m'intéresse plus, même pas pour la paie, aussi petite fût-elle, il vaut mieux arrêter ! Point final ! Ce n'est pas une question d'argent, d'ailleurs, sinon j'aurais cherché un autre travail, dans la mesure du possible. Alors, quoi, une chute de motivation, une perte de repères ? Sûrement ! Alors, comment les retrouver ? Mon cœur ne vibre plus ? Quel genre de musique faut-il jouer pour que ses cordes frémissent à nouveau ? Je vis pour qui, pour moi ? Uniquement ? Bien sûr qu'il faut penser à soi et posséder des objectifs sains pour son équilibre, mais je ne pense pas être très généreux. Avec mes proches ? Peut-être. Très très proches alors. En plus, en ce moment, mes sentiments affectueux s'effilochent ; je sens mon cœur asséché comme la planète Mars, sur laquelle quelques résidus d'eau gelée seulement affleurent ; sur laquelle on ne trouve pas encore de traces de vie ; je me sens vieux et aride tel un granit rouge sang. Ah, je me rends compte qu'on ne m'a

pas dérangé depuis quelques minutes, pourvu que ça dure ! Ai-je jamais su aimer ? Aimer, aimer parce qu'on nous donne ce dont on a besoin ? Aimer, aimer simplement, tourné vers l'autre, sans attendre, sans arrière-pensée, sans jugement, sans déception, sans frustration ? Voilà la question en fait, voilà l'épreuve.

Acte 2

Scène 1

Loïc, *entrant un paquet à la main* : Hé !

François : Ah ! Vous m'avez surpris ! Encore une fois !

Loïc : Zut, zut, désolé ! Je ne voulais pas...

François : Ah, non, mais ! Ah, mais, non ! Il n'y a pas idée à faire peur aux gens comme ça !

Loïc : Oh, non, ça n'était pas mon intention...

François : Un vrai hall de gare de Paris cet endroit !

Loïc : Vraiment, je ne désirais pas...

François : Pire qu'un concert des Rolling Stones ou de Madonna !

Loïc : Oh, j'aurais dû vous prévenir, excusez-moi !

François : Sans doute l'habitude de sauter sur les gens pour mieux les détrousser !

Loïc : Non, c'est fini ça, je vous assure ! Mais attendez, regardez, je travaille !

François : Comment ?

Loïc : Oui ! J'ai trouvé un emploi de livreur de courses pour personnes âgées !

François : Ah, bon, comme ça !

Loïc : Après notre discussion, j'ai réfléchi et je suis allé directement à la mairie me renseigner ; là, ils m'ont dit qu'ils cherchaient quelqu'un, et voilà !

François : Sans référence !

Loïc : Je crois qu'ils m'ont jugé à ma détermination et à l'urgence.

François : Alors, là, vous m'en bouchez un coin ! C'est la plus rapide reconversion que j'ai pu observer de toute ma vie ! Alors, là, bravo !

Loïc : Vous voyez ! Et tout ça, grâce à vous ! Si je ne vous avais pas rencontré au bord de l'eau, je volerais peut-être encore.

François : Oui, ou alors vous étiez prêt à changer de voie.

Loïc : Sans doute, mais ne vous sous-estimez pas, vous m'y avez aidé.

François : Comme quoi il est bon parfois de démissionner de certains postes.

Loïc : Certainement ! Je me sens déjà mieux ! Je me sens plus utile ! Puis, il faut dire qu'en étant voleur, je n'avais pas de congés payés.

François : Sauf en prison !

Loïc : Oui... Je n'en suis pas fier. Voilà pourquoi je vous remercie, vous m'avez sauvé ! Qu'est-ce qu'il y a, ça ne va pas ? Vous êtes tout pâle !

François : Rien, rien de grave. Même si je trouve que vous exagérez, en disant que je vous ai sauvé, je me suis senti utile aussi tout à coup.

Loïc : Pourtant, vous êtes utile lorsque vous apportez aux gens leur courrier.

François : Effectivement, effectivement, mais aujourd'hui, je n'en sais plus rien.

Loïc : Ah, bon ? Voilà autre chose ! Tout à l'heure vous étiez le penseur et moi le voleur, maintenant, je suis le livreur et vous le rameur !

François : Le rameur ?

Loïc : Vous ramez, vous ramez, il y a de la houle et vous peinez à avancer !

François : Belle image !

Loïc : Le monde à l'envers !

François : Vous devriez quand même travailler !

Loïc : Je ne peux pas vous laisser comme ça !

François : Mais qu'est-ce qu'ils ont aujourd'hui ? J'ai l'air si pitoyable ?

Loïc : Voyons ! Comment vous appelez-vous ?

François : François.

Loïc : Voyons, François, je ne me permettrai pas d'avoir pitié de vous. C'est plutôt moi, tout à l'heure, qui le méritais plus. J'ai cru toute ma vie qu'on m'en voulait et en m'offrant un autre regard sur moi, vous m'avez permis de commencer à croire en moi.

François : Je ne pense pas avoir fait tout ça...

Loïc : Mais si ! Déjà, vous ne m'avez pas jugé et c'est toute la différence avec d'autres.

François : Lorsqu'on vole les gens, on ne doit pas s'attendre à leur affection.

Loïc : Et pourtant, d'une certaine façon, vous avez été attentif.

François : Oui, peut-être.

Loïc : Écoutez...

François : Et vous, comment vous appelez-vous ?

Loïc : Loïc, Loïc avec un hic !

François : Un hic ?

Loïc : Le hic, le problème, un os dans le potage, un grain de sable dans la mécanique, l'ennui... Combien de fois on me l'a sortie cette vanne ! « Tu es le hiqueuh... le maillon faible... le dindon de la farce ! Tu as un hic, un problème... Tu n'arrives pas à le résoudre ! C'est sans doute à cause de ces insultes que j'ai toujours tâtonné pour savoir ce que je voulais faire ; et que je dérobaï chez les autres, par vengeance, et pour trouver inconsciemment de l'affection et des repères.

François : Et bien, quelle réflexion ! Il suffit de peu de choses pour les découvrir ces marques, n'est-ce pas ? Une écoute, le besoin d'avancer... Je vous envie !

Loïc : On peut se tutoyer, si ça ne vous gêne pas ?

François : Non, ça va. Quelle drôle de journée, quelle drôle de journée !

Loïc : Je ne vous... Je ne te le fais pas dire !

François : Tu sais, aujourd'hui, perdu dans mon propre désert, j'ai au moins la chance de rencontrer de belles personnes.

Loïc : J'en fais partie ?

François : Oui, puis une femme.

Loïc : Une femme ?

François : Oui, une femme avec un joli sourire, même si je pensais encore, il y a quelques minutes, qu'elle était très collante.

Loïc : Collante, euh... collante ?

François : Pas tant. Mais elle ne voulait plus partir.

Loïc : Alors, tu lui plais !

François : Je n'en sais rien. Elle s'inquiétait surtout pour moi.

Loïc : Un bon début, une femme qui s'intéresse à vous ! Elle repassera ?

François : Si je ne suis pas parti avant, il y a des chances.

Loïc : Vous vous êtes dit des choses ?

François : Des choses ?

Loïc : Des petites familiarités.

François : Te voilà bien curieux ! Mais disons que notre discussion semblait bien pacifique même si elle m'ennuyait.

Loïc : Pacifique ? Et tu l'as laissée partir ?

François : Je n'avais pas envie qu'elle reste !

Loïc : Je comprends. Mais si maintenant une femme était gentille avec moi...

François : Oui, je te vois venir, mais je ne suis pas dans cette disposition. De plus, je pense que je ne le mérite pas.

Loïc : Ah, bon ? Qu'est-ce que tu as fait ?

François : Ou qu'est-ce que je n'ai pas fait ? Enfin, un peu des deux.

Loïc : Vas-y, raconte !

François : On se connaît depuis une heure seulement...

Loïc : Décharge-toi, ça te fera du bien !

François : Épatant, vraiment épatant ! À mon avis, en matière de femmes, je n'ai pas été assez attentif. Et aujourd'hui, séparé de la dernière, la plus importante de toutes, puisque je me suis marié et eu des enfants avec elle, j'ai le cœur vide.

Loïc : Oh, mais tu as une peine de cœur, le voilà le problème ! Et tu ne peux pas te remettre avec elle ?

François : Non. Pas seulement à cause de moi, mais aussi à cause d'elle.

Loïc : Je vois, pas un pour relever l'autre !

François : Non, difficile. Pour autant, au-delà de nos erreurs, nous avons bien vécu notre histoire, nous devons à présent tourner la page, même si un sentiment demeurera toujours.

Loïc : Oui... Dommage.

François : En tout cas, je ne sais pas pourquoi j'attire de la bienveillance en ce moment, alors que je me sens misérable et préférerais rester seul.

Loïc : Parce que tu en as besoin justement, parce que c'est ton tour.

François : Je me dis que respirer seul en ce moment me fait beaucoup de bien et m'aide à mieux me connaître.

Loïc : Quoi, tu veux dire que notre rencontre n'a aucun sens ? Je suis sûr que malgré toi, cette fille et moi t'apportons quelque chose. Tu as amené pendant des années des paquets sans poser de questions ; et bien maintenant, c'est à nous.

François : Tu es bien gentil Loïc, mais je ne pense pas que ce soit aussi simple.

Loïc : Je ne prétends pas détenir la science infuse comme Promée ou Protée, je ne sais plus...

François : Prométhée, qui se faisait dévorer le foie chaque jour par un vautour, parce qu'il a voulu enseigner aux hommes différentes sciences contre la volonté de Zeus !

Loïc : Oui, non, Loïc, pas Prométhée, je m'appelle Loïc !

François : Écoute, Loïc, je ne me sens pas bien. Alors, maintenant...

Loïc : Hé, tu ne vas pas nous déprimer !

François : J'aimerais juste regarder tranquillement la rivière.

Loïc : Oh, d'accord, vas-y, vas-y !

François : Tranquille !

Loïc : Je ne dis rien !

François : Seul !

Loïc : Bon, je te laisse, je ne voulais pas te déranger ! Simplement te remercier.

François : Voilà, c'est fait.

Loïc : Et bien fait, j'espère ! Je m'en vais... Je m'en vais plus loin !

François : Où ça, loin ? Tu ne viens pas de commencer un travail ?

Loïc : Si, si, ah, oui ! Allez, je te laisse, promis ! En même temps, la rivière est à tout le monde ! Oui, oui, la solitude, le calme, tout ça ! Je dois bosser, c'est sûr, même mieux ! À toute ! Mais je repasserai ! Oui, allez ! Ne tombe pas dedans, hein ? Promis ! Allez ! *Il sort.*

Scène 2

François : Je crois que je vais partir. Si je me cachais là, sous le pont ? Oh, mince, il y a de la boue ! Puis, si en plus je deviens parano... Bon, je suis bien près de ces beaux plumeaux... de la Pampa, je crois : ils m'égaient un peu, ils sont tout doux. À cause de ces visites, je commence vraiment à perdre le fil ! Ils pensent bien agir, mais je ne sais plus où j'en suis ! J'espère que lui ou elle ne reviendra que dans un quart d'heure au moins ou un autre jour ou jamais ! Manquerait plus qu'ils arrivent à deux, ça serait le pompon ! Alors, là, je décampe ! Sinon, je serais encore sur cette berge demain matin ! Enfin, il faut aussi que je délivre ce courrier, ce n'est pas gagné si je fais la tortue. Je pourrais aussi me fabriquer une cabane en face, à l'abri des regards, et réfléchir en ermite. Oh, sûrement pas, pour qu'ils viennent frapper à ma porte ! Et puis, je suis sauvage, mais quand même ! Alors, j'en étais où ? Où ? Aimer, je crois... Vaste sujet ! J'ai parfois l'impression qu'on ne m'a pas appris à aimer, à donner, mais plutôt à être précautionneux. Je crois être empathique, mais je ne me soucie que du regard des autres.

Scène 3

Anne : François !

François : Ah ! Il y avait longtemps !

Anne : Vous n'allez pas me manger ?

François : Je ne sais pas, ça dépendra.

Anne : Ça dépendra... de quoi ?

François : De ma faim ou de ma rage.

Anne : Très bien, je pars !

François : Non, restez !

Anne : C'est vraiment ce que vous voulez ?

François : Peut-être.

Anne : Peut-être ? Il faudrait savoir. Ce que vous pouvez être indécis ! Si je vous dérange, faut le dire !

François : Quand je vous regarde, je ne sais plus.

Anne ; Oh, c'est gentil ! Nous pourrions nous tutoyer, qu'en pensez-vous ? Enfin, si vous ne me dévorez pas...

François : Pour le moment, pas de danger, bien que nous nous rapprochions du soir.

Anne : Rassurant ! Vous allez vous transformer en loup ?

François : Qui sait ? Pourquoi tu es revenue ?

Anne : J'avais besoin d'air frais ! Tiens, c'est dommage que tu ne pêches pas, j'aurais aimé taquiner la truite ou le goujon, s'il y en a par ici...

François : Possible. La rivière n'est plus polluée à présent. Tu aimes le poisson ?

Anne : J'adore ! Mais j'ai une préférence pour celui de la mer. Dans la pêche intimiste, il y a le calme de l'attente, la nature, je trouve que l'on respecte la proie.

François : A part l'hameçon, l'asphyxie et le coup de bâton sur le crâne !

Anne : Toujours aussi mélancolique...

François : Ou sensible.

Anne : Enfin, comment passer le temps utilement tout en s'apaisant l'esprit.

François : Tu as raison, je n'aurais pas mieux dit. Il existe mille autres façons de s'amuser sans provoquer de blessure ou la mort.

Anne : Je t'embête ?

François : Non. Tu connais le tir à l'arc ?

Anne : Non. Jamais pratiqué.

François : Je trouve qu'il ressemble à la pêche.

Anne : Ah, bon ?

François : Tu dois être au calme, te fixer un objectif, ne pas le quitter des yeux, se d'étendre tout en tirant sur la corde, et le moment venu, quand tu fais corps avec la cible, avec un tout, tu tires ! Lorsque tu acquiers ce lâcher-prise, qu'est-ce que ça fait du bien, comme si tes tensions s'expulsaient à travers la flèche ! Comme avec une canne lorsque tu extrais une truite par exemple. On marque un but !

Anne : Joli !

François : Désolé, je n'ai pas de canne.

Anne : Oh ! je disais ça comme ça, pour parler. Pour un autre jour...

François : Par contre, il y a quelques pierres et je te propose d'essayer quelques ricochets...

Anne : Pourquoi pas, il y a tellement longtemps ! Vas-y commence !

François : Et un, deux, trois !

Anne : Un, deux, trois quatre ! Battu !

François : Un, deux, trois, quatre, cinq ! Tu as vu ?

Anne : Oui, oui, à moi ! Un, deux, trois, quatre, cinq ! Ex æquo !

François : Bravo Anne !

Anne : Dis-moi, François, tu as déjà communiqué avec un rêve ou avec quelqu'un ?

François : Aujourd'hui, je suis si éloigné de ces sentiments.

Anne : Tu ne rêves plus ?

François : Je ne sais pas ou je ne sais plus.

Anne : As-tu jamais rêvé ?

François : Sûrement, mais il y a longtemps.

Anne : Tu vois, le fait que tu ne rêves plus ne t'aide pas.

François : J'ai dû perdre quelques illusions au gré de ma routine ou à cause de certains coups qui m'ont ramené brutalement sur terre.

Anne : Cela n'implique pas que tu doives devenir malheureux ou ne plus croire en rien. Heureusement, rêver grand nous appartient.

François : Tu as raison. Les choses auxquelles je m'accroche sont la peinture, l'écriture, la nature... Comme disait Baudelaire : enivrez-vous ! De vin, de poésie ou de vertu !

Anne : Je te préfère comme ça. Alors, tu peins ?

François : Oui, mais si peu. Je crois que... ça doit faire deux ans que je n'ai pas fini un tableau.

Anne : Mais pourquoi ?

François : Oh, pour raison sentimentale...

Anne : Je sens bien que tu as le cœur brisé et que tu as l'impression qu'il s'est depuis vidé. Justement, ne peux-tu peindre ou finir un tableau pour que ton cœur retrouve des couleurs ?

François : Si c'était aussi simple...

Anne : Qu'est-ce que tu peins ?

François : Des paysages, des gens du village...

Anne : J'aimerais bien les voir. Non, tu ne veux pas ?

François : Je ne sais pas, c'est de l'amateurisme.

Anne : Pourtant, ils méritent d'être vus !

François : Comment le sais-tu ?

Anne : Parce que tu es sensible, et donc, je ne peux imaginer de ta part un travail médiocre.

François : Merci, Anne. J'avoue qu'au début je préférais me retrouver seul, mais une bonne compagnie vous apporte plus de bien que de mal. Tu m'apaises. Et toi, tu as une activité qui t'apporte du bonheur ?

Anne : J'aime coudre, concevoir des vêtements, des bijoux...

François : Ah, très bien ! Tu en vis ?

Anne : Non, pas vraiment ; un peu, comme ça... J'aimerais bien ! Mais j'aime aussi mon métier, ingénieur agronome : j'adore aider à développer de bons produits locaux et tâcher de les amener aux différents producteurs régionaux ou nationaux.

François : Ouh, vaste programme et terriblement intéressant !

Anne : Oui, tellement à faire, tellement ! Dis-moi, tu vas mieux depuis tout à l'heure, tu as pu avancer dans tes questionnements ?

François : Doucement. Un garçon m'a visité aussi, comme toi, par deux fois déjà. C'est étrange, je sens que nous créons un lien tous les trois, que nos rencontres ne sont pas des hasards ; ou alors, s'ils le sont, ils sont de toute façon bénéfiques. J'ai l'impression que chacun est le miroir de l'autre, que nous nous y reflétons comme dans la rivière même si notre image est troublée par son propre courant ; que la main sympathique de chacun aide l'autre à traverser son flux, même si j'ai le sentiment de ne pas être aimable.

Anne : C'est joli ce que tu dis et cette pensée te rend aimable.

François : Merci.

Anne : Tout ça grâce à cette boîte ! Dis donc, cela ne me regarde peut-être pas, mais tu risques ta place si tu ne la livres pas ?

François : Oh, je crois qu'on ne m'en voudra pas pour une fois ; ce n'est pas le genre de colis qu'on attend à la minute ou même à l'heure près. D'ailleurs, je n'ai ni moto ni voiture... Il y a des moments, parfois, que l'on n'a pas envie de rompre.

Anne : Regarde cette libellule bleue qui vient de se poser sur cette pierre, regarde comme elle brille au soleil.

Suite et fin à la demande : besancon.laurent@neuf.fr
Précisez-moi nom et lieu de votre compagnie.

Né à Paris, Laurent Besançon entame d'abord une carrière de technicien en informatique. Il suit ensuite les cours Florent (et des stages avec Jack Waltzer ou le studio Pygmalion...) pour devenir comédien ; il y débutera sur scène notamment dans Greek de Steven Berkoff ou Les cancans de Goldoni... Puis il travaille avec divers metteurs en scène comme Eugène Green ou Colette Roumanoff et des compagnies de théâtre pour jouer Corneille, Molière, Musset, Shakespeare, Jean-Pierre Martinez, Maeterlinck... Il tourne également pour le cinéma et la télévision dans de nombreuses productions comme Arsène Lupin, Palais Royal, Les liens du sang... ou encore Joséphine ange gardien, Dame d'atout, Au nom de la vérité... Depuis 2008 il écrit également romans et pièces de théâtre.

Du même auteur :

Mystérieux signes - *Roman*

Escale sur terre - *Roman*

Pour se trouver - *Théâtre*

Le moyen de s'en défendre - *Théâtre*

Pris dans la toile - *Théâtre*

Au bord de l'eau - *Théâtre*

Un besoin d'amour - *Poèmes*

Suivez son actualité sur :

www.laurentbesancon.com

Ce texte est protégé par les lois relatives au droit de propriété intellectuelle.
Toute contrefaçon est passible d'une condamnation allant jusqu'à 300 000
euros et 3 ans de prison.

ISBN 978-2-9548497-8-2

© 2022 Laurent Besançon